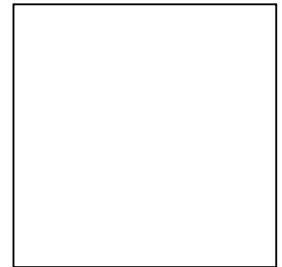




JEAN-PHILIPPE CAZIER

## Résonances

IL ARRIVE PARFOIS, AU MILIEU DE L'ENNUI et de la lassitude que provoque la masse des éditions, que l'on soit comme véritablement attiré par les œuvres d'un auteur, en les ayant le plus souvent à peine lues, «\_entrelues », et cela se double du sentiment qu'il y a là quelque chose d'important. Certains livres envoient des ondes magnétiques silencieuses et, en s'approchant, déjà on est passé ailleurs, irrémédiablement. Le plus souvent le texte n'est pas intellectuellement compris, et de toute façon il ne s'agit pas de cela. On est happé, fasciné. C'est une impression globale : un seuil a été franchi, on a pénétré dans un autre monde. L'importance singulière d'un auteur serait de l'ordre du sensible. Par et dans le style une matière se lève, un monde, et c'est cela qui est senti. On ne reconnaît rien encore mais la respiration est différente, on découvre l'obscurité d'une mer nouvelle...



La singularité des livres de Guattari provient de ce qu'ils sont traversés d'un style. Le style ne désigne pas qu'une manière personnelle de s'exprimer, ce n'est pas non plus la juste correspondance d'une forme et d'une matière imaginaire ou vécue, encore moins le synonyme du « bien écrit ». Au contraire, le style est un agencement singulier d'énonciation à travers lequel un monde vibre. Gilles Deleuze dit que les grands philosophes sont souvent de grands stylistes, lui-même atteignant à quelque chose qui est de l'ordre de la poésie. De même la langue de Guattari, son écriture-flux, fait monter et

sentir un univers non langagier purement sensible, inséparable de la langue dont il traverse chaque point. Ce serait le premier aspect remarquable des livres de Guattari, ce niveau auquel il parvient et que j'appelle poétique. Il me semble que la majorité des livres de philosophie n'a pas d'autre but que de réduire ce niveau du pur sensible en l'abaissant vers son degré zéro, ce qui serait également vrai des livres de littérature. Inversement, chez Guattari ce niveau tend de plus en plus vers l'infini, jusqu'aux pages des dernières œuvres, senties comme des matières chaotiques bourrées d'énergie. De plus en plus les pages non seulement glissent sur une sorte de cosmos sous-marin, mais de toutes parts elles sont emportées par lui pour devenir le mouvement de cet emportement selon une vitesse croissante. C'est peut-être cette vitesse qui me frappe le plus, en particulier dans *Cartographies* et dans *Chaosmose*<sup>(1)</sup>, où la succession des phrases et la prolifération des concepts ne sont pas séparables d'une surface chaotique sur laquelle on doit glisser sans joindre un point à un autre, selon l'ordre d'une trajectoire euclidienne, mais en sautant d'un seuil singulier à un autre seuil singulier, d'un espace à un autre espace, en traversant des distances infinitésimales qui sont autant de gouffres, des distances cosmiques franchies à la seconde. Tout un art de l'accélération et du ralentissement. Sans doute est-ce quelque chose de ce type que Guattari a reconnu dans le passage de Marguerite Duras cité en exergue de *Chaosmose*. En tout cas, il demeure un des auteurs non littéraires faisant exister poétiquement un univers sensible laissé libre, alors que tant de philosophes mettent toute leur énergie à colmater, à empêcher cette « géométrie fugitive » en se raccrochant à l'ordre rationnel euclidien. Et sans doute tout lecteur qui désire l'œuvre de Guattari (même et peut-être surtout sans compréhension philosophique particulière) recherche avant tout l'étrangeté de ce dehors qui fascine et traverse, ce dehors de la langue comme altérité étrangère radicale qui en même temps n'en est pas séparable.

1. Galilée, 1992.

Une langue se construit aussi comme un réseau, une sorte de carte collective : un agencement collectif d'énonciation. Et celui créé dans les livres de Guattari représente un des aspects fondamentaux de cette œuvre. Sans doute cet agencement doit

être lié à la schizoanalyse. En tant que « science » des devenir, la schizoanalyse est l'art de n'être personne en particulier, sans détermination ni identité, c'est l'art d'être une multiplicité anonyme. La schizoanalyse exige le devenir-schizophrène chez le schizoanalyste (autrement dit la théorie nécessite une pratique expérimentale, le « sujet » et « l'objet » s'effacent dans un rapport d'immanence), mais devenir n'a jamais signifié se rendre identique et encore moins faire semblant d'être, puisque la zone de voisinage ou d'indiscernabilité liée au devenir exclut justement toute identité et donc toute identification. La schizophrénie doit affecter, s'expérimenter en tant que processus, c'est-à-dire n'est jamais subie en tant que sclérose ou entropie de ce processus caractéristique du schizophrène comme forme clinique: la schizophrénie traverse en tout sens, sans tomber dans les adhérences, les cimentations du flux nécessaires à l'existence malade. Devenir-schizophrène est donc l'inverse de prendre l'identité ou d'acquérir les caractères formels du schizophrène, puisque c'est toujours « rater » cette forme, toujours bouger dans l'inachèvement, en s'élevant à la puissance du processus. On est, comme l'écrit Michaux, vidé de l'abcès d'être quelqu'un. Et la schizoanalyse est en même temps l'art d'être une multiplicité indéterminée, anonyme, comme lorsque dans *La corde raide* Claude Simon affirme : « Je est d'autres. D'autres choses, d'autres odeurs, d'autres personnes, d'autres lieux [...] » ; il apparaît bien, d'une part, que le devenir est la traversée d'une multiplicité (de règnes, d'espaces-temps...), un mouvement transversal qui ne se fixe pas et passe toujours « entre » ; d'autre part, que la multiplicité des « autres » et la multiplicité interne de chaque « autre » impliquent que le devenir n'atteint pas la forme close d'une altérité déterminée mais ouvre à des relations avec une multiplicité indéterminée ou anonyme.

En tant que penseur, Guattari a renoncé à la place du « sujet » (face à un « objet ») pour instaurer la pensée d'une multiplicité ; à travers son œuvre circule directement et librement le mouvement du devenir qui ne cesse de faire résonner ses composantes. Le mouvement transversal ne cesse de filer « entre » pour enchaîner et réenchaîner à l'infini (comme dans

le texte cité de Duras) les mots, les phrases, les concepts selon une logique qui fait de l'écriture et de la pensée à la fois une flèche et un monde de plissures mobiles ; en même temps le mouvement enchaîne et réenchaîne transversalement une diversité hétérogène (politique, animale, esthétique, affective, historique, sociologique...), comme dans le livre décrit au début de *Mille plateaux*. Et la perte de l'identité se fait au profit de la prolifération d'entités, le schizophrène (qui fait ainsi irruption dans la pensée philosophique) n'étant que la « première » de celles-ci : devenir-schizophrène c'est devenir-anonyme, indéfini, et c'est devenir-multiple, une foule, un peuple, une meute. Dans les textes de Guattari, c'est le schizophrène qui parle et, dès qu'il commence, c'est aussi un animal qui parle, et un animal est aussi un écrivain ou autre chose qui parle de politique et de sexualité et de psychose et de concepts. Les textes apparaissent affectés de toutes ces existences mineures qui ne sont plus de simples objets d'étude ou du discours mais inventent les lignes fuyantes de la langue, du discours, de la pensée. De même que Claude Simon dit : on devient des sons, des espaces-temps, des personnes (ou entités qui justement ne sont personne), prolifère un univers sous-terrain ou aérien sur l'envers des textes de Guattari : des sexualités, des trajets, des existences, des affects, percepts... La lecture de l'œuvre est donc aussi liée aux devenirs qui ne peuvent être séparés, qui la traversent, qui sont visibles à travers. Il s'agirait d'un monde étrange, étranger, de voix anonymes, de lumières, de peuples, d'entités sans support, d'animaux, d'hybridités sorties d'un tableau de Michaux... *Chaosmose*, *Cartographies*, *Mille plateaux* sont de grands livres par les lignes de fuite dont ils sont faits, par toutes ces « choses » qui s'y trouvent, larvées, explosantes, par le fait que l'étrangeté, l'autre du livre est au cœur du livre, le dehors est dedans, comme dit Blanchot, et c'est ce dehors qui ne peut qu'envahir la lecture et le reste. Ainsi, la lecture d'une œuvre ne devrait pas être considérée comme « innocente », désintéressée, un livre n'a pas vocation universelle : un livre ou un film sont faits pour un public singulier, et là où certains désirent un peu plus de mort, d'autres tendent leur corps vers un peu plus de vie.

28 septembre 1993